

Récits d'une nomadisation : Odette du Puigauveau et la Mauritanie

Ana MONLEON DOMINGUEZ

Professeur adjoint au département de philologie, traduction et
communication

Université de València, Espagne.

La vie, l'œuvre d'Odette du Puigauveau est indissociable d'un désir impérieux de voyager. Ce qu'elle nous lègue c'est précisément l'exemple d'une vie consacrée au voyage : voyager pour vivre et par la suite également, vivre pour voyager, pour continuer d'effectuer cette traversée qu'est la vie même.

L'exploration et la compréhension de toute entreprise de voyage qui insuffle à un projet de vie son sens profond nous ramène nécessairement à une certaine perspective existentielle. Et il nous faut, pour arriver à saisir ce qui sous-tend ce désir, se pencher à l'intérieur des bagages du voyageur pour y chercher et voir ces objets perdus et enfouis dans leur fond. Eux seuls ont le pouvoir de révéler ce qui dans le voyage – sa décision, le choix de la destination, la manière de l'effectuer- demeure inaltérable et permet d'effleurer cette fine membrane qui touche à l'authenticité des êtres et de leur humanité intime.

Ajoutons encore que dans le cas de notre auteur l'expérience du voyage s'est doublée de l'écriture qui accomplit la fonction d'une médiation documentaire variée et diverse ainsi que celle de la capture d'instantanées, de visions, de sensations et d'émotions fugaces et éphémères.

En ce qui concerne la décision du premier voyage en Mauritanie, il n'a pas relevé pour Odette du Puigauveau d'un choix arrêté car comme le mentionne Monique vérité dans la biographie qu'elle a consacré à l'auteur :

« Elle avait le choix entre les îles d'Amérique, les Canaries, et l'Afrique. Les deux premières destinations, devenues terres d'engouement pour les touristes et passe-temps d'agrément, n'incarnaient plus le mystère à ses yeux... En revanche, il était, dans le Nord-Ouest africain, sur la côte atlantique, une contrée encore mal connue dont la cartographie était à peine ébauchée :

il restait des secrets à y lever, des dangers à affronter et des reportages inédits à écrire. »¹

C'est donc un rapport au mystère, à l'inconnu qui oriente Odette du Puigau deau vers un espace qui, comme une page blanche, lui permet d'écrire et dans un certain sens de s'écrire elle-même. Très vite il nous semble qu'un « coup de foudre » a lié à jamais l'auteur aux terres et personnes de la Mauritanie.

D'autre part, en ce qui concerne l'écriture et les images que l'auteur élabore, nous signalerons synthétiquement dans cette introduction que de secrètes connivences s'établissent entres les étendues de l'Océan Atlantique des rivages bretons de son enfance et celles des sables des paysages mauritaniens. Entre l'endurance et la persévérance de ces peuples de marins bretons et celles de ces navigateurs terriens balancés par leur monture. L'appel du grand sud pour une européenne du nord, pourrait-on dire. Odette du Puigau deau portait en elle la Mauritanie avant même de la rencontrer, avant de la connaître, elle avait la nostalgie de ce grand Sud.

Un autre aspect significatif de ses écrits relève, me semble-t-il, de la sensibilité du regard du peintre et du sens de l'observation du dessinateur/illustrateur scientifique. Ces deux aptitudes couvrent des aspects importants de la vie européenne d'Odette du Puigau deau et développe en elle le sens de l'observation et de l'exactitude dans la reproduction d'objets. Pour la seconde, elle aura permis à la jeune femme de pourvoir à ses besoins dans ses années parisiennes. La première s'adscrit pour elle à l'auréole du père, peintre impressionniste apprécié mais peu connu cependant, dans l'entourage duquel elle cultive le sens de l'esthétique que l'on peut porter au monde.

Nous nous attacherons finalement à dresser le tableau de la Mauritanie que fonde Odette du Puigau deau, car en dernière instance les grands voyageurs et les explorateurs transforment à travers leurs écrits ces pays inconnus ou mal connus en même temps qu'ils sont modelés et métamorphosés par ceux-ci.

¹ Monique Vérité, *Odette du Puigau deau. Une Bretonne au désert*, Paris, Petite Bibliothèque Payot/ Voyageurs, 2001, p. 132.

1. La vocation du voyage.

Née en 1894 à St. Nazaire en France et décédée en 1991 à Rabat au Maroc, Odette du Puigauveau appartient à cette lignée de jeunes femmes intrépides, voyageuses et exploratrices qui désirent, dans le début du XXème siècle, mesurer leur force face à un monde qui accélère son changement, sans pour cela les convier aux transformations de sa modernité. Pour la plupart de ces jeunes femmes le voyage instaure la possibilité d'une volonté d'être et de vivre selon leur propre choix et principes.

Les deux espaces qui dessinent l'arc existentiel, celui de la naissance et du décès, d'Odette du Puigauveau contiennent de manière synthétique le destin qui s'est accompli en elle. Cette première ville portuaire ouverte sur l'Atlantique, la Bretagne, par la suite dans la solitude de ses landes arides et sauvages, l'éveil à cet appel du large, exerce son regard aux étendues libres d'obstacles jusqu'à la ligne de l'horizon. Rabat, la ville dans laquelle elle s'installe à partir de 1961, c'est-à-dire après les indépendances, où elle pense établir un espace intermédiaire pour renouer avec sa grande passion : la Mauritanie s'avère, dans la dernière étape de sa vie, un mirage. La nomade est finalement prise au piège dans les filets de la modernité de ces pays récemment libérés de la tutelle occidentale au point de commettre la grave erreur de travailler à vouloir : « ...rattacher au Maroc, bien qu'il soit un État sédentaire et centralisateur, cette communauté de nomades dont elle a si bien décrit, par ailleurs, l'unité de peuplement, de coutume et du geste »¹, comme le mentionne Monique Vérité dans la biographie de l'auteur. On pourrait bien évidemment s'étonner de ce défaut de cadrage dans la vision politique, on pourrait même encore s'en indigner, mais cette myopie qui pourrait être la conséquence d'une impatience, nous permet de penser que cette femme s'est retrouvée capturée par le destin auquel elle voulait échapper.

À cette époque, Odette du Puigauveau a 67 ans. Un nouvel équilibre de forces s'est installé dans le monde. C'est un contexte politique complexe qui se transforme rapidement. Odette du Puigauveau ne retrouvera plus l'élan qu'elle a expérimenté lors de sa jeunesse et de sa maturité, et cela non en raison de son âge, pensons-nous, mais parce-que son désir de voyage répondait à un projet de vie diffus. Ainsi les récits des voyages de l'auteur nous confrontent à différentes strates qui se soudent de manière inextricable, bien que certaines apparaissent de façon voilée et que nous tenterons d'exprimer.

¹ Monique Vérité, *op. cit.*, p.360.

À l'origine de cette vocation du voyage, nous trouverons ce désir « d'ailleurs » – similaire à ce goût et à cette nécessité romantique du voyage du XIX^{ème} siècle –, mais surtout une nécessité d'éloignement et de coupure par rapport aux contraintes de la vie européenne. En cela, elle rejoindrait la coupure d'Isabelle Eberhardt, qu'elle admire d'ailleurs. Se ré-inventer, trouver une nouvelle peau identitaire, porter un autre masque avec lequel mieux vivre. Les mots choisis ne laissent pas de doute et nous montrent l'exaltation qui saisit Odette à la perspective du voyage :

« Et nous, Marion Sénones et moi, que faisons nous à bord de ce dundee ? Tourmentée par le vieil instinct de la migration qui sommeille encore au fond de l'être humain en dépit d'une casanière civilisation, nous avons voulu un vrai, un beau voyage – le Voyage ! – avec tout ce qu'une entreprise digne de ce nom comporte d'imprévu, de peines et de joies. » ¹

Le voyage d'Odette de Puigauveau se situe donc sous le signe de l'aventure, de cette aventure périlleuse, en ce début de siècle, de se reconstruire.

Sa ténacité – il le fallait bien –, son ample et incessant travail attestent de son attachement réel et profond pour la terre mauritanienne et ses différentes populations, de la connaissance chaque fois plus profonde et étendue qu'elle acquiert au cours de ses successifs voyages et qu'elle aurait aimé poursuivre dans son étape marocaine. Mais a-t-elle vraiment accompli son destin ? Monique Vérité ne semble pas laisser de doute à ce sujet et avance une réflexion que nous partageons également : « On ne peut s'empêcher d'extrapoler et de penser à l'inachèvement de sa vie elle-même, à son impossibilité de toucher à un repos final. » ²

Pour essayer de comprendre la position de l'auteur, nous avons relevé certains éléments provenant de sa vie et sans trop nous attarder sur les données biographiques, celles-ci nous permettent de saisir que le voyage s'impose comme une nécessité vitale lui fournissant un cadre dans lequel vivre en dehors des contraintes étroites de la société dans laquelle elle est née.

¹ Odette du Puigauveau, *Pieds nus à travers la Mauritanie (1933-1934)*, Éditions Phébus Libretto, Paris, 1992, p. 28.

² Monique Vérité, *Odette du Puigauveau. Une Bretonne dans le désert*, Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs, 2001, p. 373.

1.1. Les nœuds du roman familial.

Le premier élément qui nous semble déterminant est l'entourage parental qui lui fournit le cadre de vie caractéristique de la bohème artistique. Son père Ferdinand Auguste Marie Loyer du Puigaudeau est un peintre impressionniste remarquable mais dont le caractère solitaire et farouche poussera la famille dans la « maison-atelier- refuge » du patriarche. Comme coupée du monde, tout dans cette atmosphère la prédisposait à découvrir le monde et à s'y inscrire de façon singulière. Elle est élevée dans un climat de liberté et en retrait de la scolarisation habituelle. Ce sont ses parents qui lui procurent les enseignements de base nécessaire à l'éveil de son intelligence et sa sensibilité. Elle a très peu fréquenté l'école et ce sera son père qui la guidera dans son apprentissage. Les livres et surtout les lectures de récits de voyages seront les premiers compagnons qui l'ont aidé à construire un espace de liberté intérieure et d'indépendance :

« Ces vagabondages intellectuels l'entraîneront à une formation autodidacte dont elle est très fière. Sa lecture favorite fut longtemps *Le Tour du monde de deux enfants*... L'autre grand pourvoyeur de rêves est Jules Verne, encore un nantais ; *Le Voyage de vingt mille lieues sous les mers* avec le Nautilus est une de ses premières grandes navigations intérieures... »¹

Le Tour du monde de deux enfants ne nous laisse pas indifférente et nous ramène précisément à ce premier voyage, loin de l'Europe, dans sa rencontre avec la Mauritanie entre novembre 1933 et octobre 1934. Première coupure avec la France qu'elle accomplit avec sa compagne de voyage et de vie également Marion Sénones. Voyage ou errance dans un pays mal connu à cette époque, car c'est précisément en mars 1934 que les troupes françaises du Maroc, de l'Algérie et de la Mauritanie font leur jonction au puits de Bel Guerdane.

La constellation familiale permet finalement – avec beaucoup de difficultés car Odette du Puigaudeau posera la barrière du mutisme sur les parties intimes de sa vie – de comprendre le conflit intérieur de l'auteur. Conflit qui ne s'atténuera que lorsqu'Odette du Puigaudeau rencontre Marcelle Borne Kreutzberger qui prend par la suite, sous le désir de sa compagne, le pseudonyme de Marion Sénones. L'abandon du patronyme et le don du nom qu'Odette octroie à sa compagne se joue dans la scène mythique de la mort et de la (re)naissance. Cet acte, au seuil de leur voyage

¹Monique Vérité, *op.cit.*, p.44-45.

et de leur union dans leur vie de femmes, acquiert la dimension d'un rituel de libération et scelle une union qui durera jusqu'à la mort de Marion. C'est dans cette relation qu'Odette du Puigauveau trouve une issue au déchirement dans lequel la frustration du père, qui aurait désiré un fils, l'avait placée. Monique Vérité rapporte à ce sujet que :

« Il faut se rappeler cet enfant au corps de fille élevée comme un garçon par un père déçu de ne point avoir de fils. Il faut l'écouter encore se rappeler, à quatre-vingt-dix-ans : " J'aurais dû être un garçon et j'étais une fille, tant pis pour moi... ". Corps à barrer, à nier, à oublier, premier piège, première cicatrice, béance jamais comblée...Part maudite de ce corps féminin trop réel qui contredit le Désir du Père. »¹

La réaction à la fin de la lecture de *L'enfant de sable* de Tahar Ben Jelloun est éloquente de ce point de vue. « Mais ce roman c'est ma vie ! C'est moi l'histoire de cette fille élevée comme un garçon. C'est étonnant que l'auteur ait trouvé ça : pourtant il ne me connaît pas. »²

Mais si elle désapprend les bonnes manières d'une jeune fille rangée et si elle s'éloigne, par le choix de sa vie et l'amour qu'elle porte à sa compagne, d'une conduite et d'une image conventionnelle, il ne faudra pas s'attendre à une position de revendication ouverte. Ni le féminisme et beaucoup moins encore son lesbianisme n'entreront de façon explicite dans ses écrits. Ils le sont d'une certaine manière mais sous la forme d'une inscription si ténue, voilée sous des notations qui tiennent des encadrements types des récits de voyages qu'ils se diluent et échappent à la lecture. Comportement instinctif d'autoprotection qu'elle aurait mis en place dès son enfance.

La découverte de la Mauritanie ce sera également l'expérience d'une apparente liberté. Protégée par un cadre et des structures sociales qui permettaient d'effacer les signes d'une ambiguïté sexuelle ainsi que celles de la déception paternelle :

« Avec les Maures, au contraire, elle ne donne pas prise à des rapports de séduction puisqu'elle gomme tout caractère féminin et se place sur le terrain masculin, rivalisant d'homme à homme. Elle s'interdit ainsi tout risque de ce qu'elle appelle

¹ Monique Vérité, *op.cit.*, p 122.

² *Ibidem*, p.39.

« mésalliance ». Qu'Isabelle Eberhardt, qu'elle admire, ait épousé l'indigène Slimène lui est une énigme et Slimène demeure à ses yeux, le grand défaut d'Isabelle. Elle tente même d'amoindrir cette affaire, m'expliquant qu'Isabelle Eberhardt "a très vite fait le tour de son de son mari algérien". »¹

Les propos de la biographe de l'auteur suscitent certaines questions sur le sens à donner à cette « mésalliance ». Serait-il à prendre dans un déni du masculin ? Et en ce sens, Isabelle Eberhardt par son union avec un homme, se serait rabaissée. Mais l'on sait également qu'Odette du Puigauveau reprenait son rôle de femme dans le milieu colonial qu'elle a fréquenté : robes de femme, maquillage et même liaisons avec certains officiers. Pourrait-on alors penser que cette « faute » d'Isabelle Eberhardt pourrait être comprise par la mixité de son mariage avec Slimène qui est algérien ? La chute de la phrase sur l'adjectif de la nationalité rapportée par Monique Vérité laisse présager une possibilité d'interprétation qui pourrait aller dans cette direction. Par ailleurs, les deux peuvent se combiner, tant le consciencieux brouillage de son identité et orientation sexuelle ont été mises à l'œuvre. Odette du Puigauveau « biaise et ruse » chaque fois qu'elle a été interrogée à ce sujet. Dans cette perspective on peut établir un parallélisme avec la position adoptée par Marguerite Yourcenar et les stratégies d'occultation établies pour son personnage public et celles également imprimées dans ses romans.

Ainsi, si nous avons voulu retenir dans notre titre l'image de l'auteur dans une initiation au nomadisme qui est justifiable, nous sommes maintenant en mesure de le situer dans une acception plus précise. Un des ressorts qui l'ont poussée à effectuer cette expérience nous semble être plus précisément celui de l'envie de fuir. La condition de fugitive permanente dans laquelle elle a trouvé une manière de vivre n'est nullement comparable à l'authenticité spirituelle, idéologique et existentielle d'une Isabelle Eberhardt.

Ce que l'on trouve au fond et dans les plis des bagages d'Odette du Puigauveau ce sont ces fortes contradictions qui la vouaient à ce destin d'inachèvement, d'incomplétude. Aura-t-elle jamais abandonné ce lourd carcan des entraves familiales et de la culture européenne ? En le tentant elle aura au moins rencontré sur son passage en terres mauritaniennes un fabuleux paysage, un décor magique à la mesure de sa nécessité d'apaisement intérieur : le désert. Cet espace, récurrent dans ses livres de

¹ *Op.cit.*, 206.

voyages, la confronte finalement à elle-même et elle y apprend ce qui nous semble être une façon de libération et de renouvellement pour elle, une austérité telle que celle-ci adopte la forme d'une ascèse purificatrice et que seul peut promouvoir le désert ; les phrases qui suivent en citation ne laissent pas de doute sur cette dimension d'initiation, tel un rituel de purification, qui agit en elle au contact des sables, des dunes et du désert. Ainsi peut-on lire : « Se débarrasser de sa peau même, si on le pouvait »¹. Ou encore : « Il semble que le dépouillement de cette nature aiguise chez l'homme son propre dépouillement, que le silence et la solitude appellent encore plus de solitude »² Et finalement cette expression qui étonne par la franchise des émotions et des réflexions que donne notre auteur :

« J'aimais cette vie sauvage. On se sent fort. On ne sent ni homme ni femme, mais un être qui se tient debout sur ses jambes. C'est un sentiment très agréable de se sentir capable de mener une vie rude. J'ai inculqué ce sentiment à Marion »³.

Au terme de cette mise en situation de l'auteur et des motivations qui l'ont poussée à entreprendre une vie de voyages nous consacrerons la seconde partie de cette approche à l'analyse des principes qui orientent son écriture, la transcription de son vécu ainsi que des informations qui ont constitué le fondement de la vision qu'elle a élaborée sur la Mauritanie.

2. L'écriture du voyage mauritanien d'Odette du Puigau.

C'est ainsi, à nos yeux, qu'il faudrait concevoir l'expérience du voyage pour Odette du Puigau. Non pas un désir du voyage pour le voyage qui aurait pu la mener à la découverte successive d'autres pays, d'autres espaces mus par la curiosité insatiable qui saisit les grands voyageurs, sinon à renouveler sur les terres de la Mauritanie les fastes envoûteurs de sa première rencontre avec le pays et surtout avec elle-même.

Pour le présent travail, nous nous appuyons sur les deux premiers textes de l'auteur. Ils présentent une certaine ressemblance mais également des déplacements significatifs compte tenu des différentes périodes vitales de réalisation de ces deux premiers voyages.

¹ Idem, *op.cit.*, p.192

² Odette du Puigau, *Tagant*, p. 57.

³ Idem, *Leçon du Sahara*, texte inédit, in *Odette du Puigau. Une Bretonne au désert*, Paris, Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs, 2001, p. 192.

L'auteur, accompagnée de Marion Sénones, réalise trois voyages en Mauritanie, le premier de novembre 1933 à Octobre 1934 et duquel elle tirera son ouvrage *Pieds nus à travers la Mauritanie* (édité en 1936).

Puis *Tagant, au cœur du pays des Maures* – édité en 1949 – qui retrace le second voyage de 1936 à 1938. En ce qui concerne son troisième déplacement, il faudra attendre l'après seconde guerre mondiale pour que celui-ci puisse se matérialiser non sans difficultés cette fois-ci. Pour ce dernier, l'ouvrage qui lui est attaché est *La Piste Maroc-Sénégal* – paru en 1954 –. Ces trois grands titres dessinent le triptyque de trois étapes de la vie de l'auteur : la jeunesse, la plénitude et le déclin. Autour de ces trois références viennent se greffer d'autres textes qui complètent d'autres aspects qui se sont avérés importants pour elle et surtout une multitude d'articles de toutes sortes qui témoignent tout d'abord de l'ardeur au travail qu'Odette du Puigaudeau était capable de déployer, mais également de la variété de sujets sur lesquels elle s'est penchée. Nous pouvons constater que, dans l'ensemble, les textes que nous avons analysés présentent une qualité d'hybridation qui les organise sur les vecteurs suivants : l'archéologie, l'ethnologie, ainsi que les notations et appréciations subjectives caractéristiques de l'écriture du voyage. En ce qui concerne les deux premiers vecteurs nous signalerons qu'Odette du Puigaudeau et Marion Sénones sont des autodidactes, sans formation universitaire aucune, et ce seront les professeurs Gruvel et Théodore Monod qui leur signaleront « les recherches à faire dans la presqu'île du Cap Blanc, à Arguin et dans l'Adrar, et on les avait chargées de compléter la liste des sites, d'en recueillir outils, perles, céramiques et d'en relever les figurations rupestres »¹

Il faut, pensons-nous, replacer le travail de ces deux femmes dans un labeur d'artisanat modeste, ce qui n'empêche pas, par ailleurs, de la part d'Odette du Puigaudeau, des prétentions de reconnaissance.

2.1. Structure et composition.

Une brève remarque sur les titres s'impose et que nous voyons en consonance avec les trois volets du triptyque que nous avons mentionnés : « *Pieds nus à travers la Mauritanie* », « *Tagant, Au cœur du pays des Maures* » et « *La piste Maroc-Sénégal* » qui tracent cette trajectoire de prise de liberté que suppose la première rencontre avec la Mauritanie – « les pieds nus à travers la Mauritanie » – découvrant le contact physique avec le sol

¹ Monique Vérité, *op.cit.*, p.135

ainsi que le dénuement. La préposition « à travers » marque un mouvement ample sans orientation précise. Significativement, le deuxième ouvrage, pour sa part, se situe dans une région concrète et particulière « Tagant », à la sonorité robuste, évocation de ce que ce patronyme qui indique « la petite forêt », microcosme riche d'histoires qui viennent s'y greffer ; et à cela ajoutons le sous titre « au cœur du pays des Maures » qui donne ce sens de l'approfondissement, de l'appropriation affective qu'Odette du Puigauveau a porté sur la Mauritanie. Finalement, le troisième volet qui correspond à une étape de désenchantement, élargit la traversée et curieusement n'utilise plus la référence explicite à la Mauritanie, *La piste Maroc-Sénégal*, insiste sur un déplacement qui dépasse son premier point d'attache.

Quant à la structure et la composition des deux ouvrages, elles suivent une même procédure. Les textes se construisent sur une succession de tableaux (9 pour le premier et 15 pour le second), autonomes et pouvant se prêter à une lecture aléatoire, qui évoquent dans leur continuité l'image du pays. Dans cet agencement nous pouvons placer deux manières différentes de représentations du dynamisme du voyage. Pour le premier titre qui nous occupe, le voyage se présente sous le signe de l'aventure avec en sous texte l'écho, nous semble-t-il, de ces récits de voyages du XIX^{ème} siècle. Alexandre Dumas avec ses habiles descriptions de traversées maritimes, évocation des paysages marins et descriptions des frégates et autres bâtiments des mers. Les dix premières pages du premier chapitre « Sur la route des Négriers » donne ce souffle épique de la traversée à bord de la *Belle-Hirondelle*

« Parmi les dundees, mauritaniens, elle était la plus belle à cause du galbe incurvé de ses préceintes, de sa poupe effacée et cependant puissante, de son étrave orgueilleuse, où s'inscrivait en creux, noir et blanc, son joli nom de frégate royale. Elle était belle, de la beauté sûre des êtres parfaitement conçus pour leur destinée. Elle était devenue l'appui et le centre de nos vies, et nous l'admirions avec une enfantine liberté... »

Ce sont surtout les textes de Dumas liés à la question coloniale qui nous intéressent ici – *Le Capitaine Paul* (1838), *Georges* (1843), *Une vie de comédien* (1853) et finalement *Le Capitaine Aréna* (1837)- pour la connivence qui peut s'établir avec la transcription de l'enthousiasme que transmet Odette du Puigauveau. Même sensation de renouvellement, d'ivresse libératrice dans le cadre du voyage par mer qui ressemble à une immersion. Nous y retrouvons également l'isotopie entre le dundee ou

frégate et les deux jeunes femmes qui y sont représentées au point qu'une osmose se crée, une indifférenciation entre elles et le navire qui se constitue en centre mobile et dynamique de leur vie. D'autre part encore le nom qui identifie la frégate correspond bien à cette vision incessante et obligée des migrations naturelles : Belle Hirondelle. Et l'on pourra également constater le registre de féminisation sous lequel sont évoquées les attributions de la frégate qui convergent en une description qui particularise Odette et sa compagne Marion. Pour le cas des isotopies établies par Alexandre Dumas pour ses capitaines, ses marins qui traversent les mers et les océans avec bien plus d'aisance qu'ils ne marchent à côtoyer les injustices que la société à créer, les registres attributifs et les symboles qui les accompagnent sont pris dans le paradigme du héros dumasien en rupture de ban avec le monde et ses inégalités, sceptique mais profondément engagé dans la cause de l'humanité. Ainsi nos deux voyageuses reçoivent le don de la beauté qui n'appartient en propre qu'aux êtres purs car destinés à cette haute mission d'exercer le sens de la liberté. Nous pouvons le confirmer dans les lignes qui suivent qui complètent la citation que nous venons de quitter :

« Qu'importait à la Belle Hirondelle ? Elle bondissait dans un magnifique rejaillissement d'écume ; la houle qu'elle recevait par le travers martelait son ventre et ses flancs à grands coups sourds et, bien qu'aucun repère ne jalonnât sa route, nous nous émerveillions d'une vitesse qui nous laissait au centre même d'un cercle inaccessible et que seul le sifflement de l'eau contre la carène nous permettait d'apprécier. »¹

Une seule objection cependant au parallélisme que nous avons effectué entre les grands voyages de Dumas et ceux que rapportent Odette du Puigauveau. Nous trouvons précisément chez Alexandre Dumas et dans son œuvre romanesque un précurseur, en cette première moitié du XIX^{ème} siècle à peine dépassée, de l'anticolonialisme qui ne pouvait pas le laisser indifférent, étant lui-même petit-fils d'une esclave noire et bâtard d'un gentilhomme français dans les colonies. Le lien de Dumas avec la question anticoloniale et de sa position contre celle-ci est une affaire de prise de conscience qui peut également se lire dans son entreprise autobiographique, *Mes Mémoires*. Mais en ce qui concerne Odette du Puigauveau et Marion Sénones, il ne semble pas qu'une telle vision idéologique et politique soit entrée dans la découverte d'un pays – la Mauritanie – et de ce qui pour elle

¹ Odette du Puigauveau, *Pieds nus à travers la Mauritanie*, Phébus Libretto, 1992, p.25-27

devait constituer et –surtout- demeurer une sorte d'espace « protégé » précisément par les forces d'occupation coloniales françaises, une nouvelle oasis suspendue dans le temps à la mesure de leur rêve et désir d'émancipation. Nous renvoyons aux premières parties de notre réflexion ainsi qu'au travail de Mr Pierre Bonte -auquel on pourra se reporter dans le présent volume- pour ce qui concerne précisément l'attitude face à la question coloniale dans l'expérience mauritanienne de l'auteur. Attitude ambiguë qui fait que l'auteur veuille échapper à la tutelle des autorités coloniales qui pourrait entraver l'accomplissement de ce « grand voyage », de ce destin de femme et de l'autre ce souci de préserver un entourage ethnologique comparable, par sa pureté et par son organisation sociale aux primitifs de la culture occidentale. Il ressort de la vision que nous rapporte Odette du Puigauveau une sorte d'émanation colonialiste qui pourtant ne se fixe pas de manière précise. Autre ruse qui bifurquerait sur l'appui des références à l'histoire et à la culture mauritanienne ?

Le second texte de l'auteur, *Tagant*, est celui qui concentre une très grande partie de documentation historique, de sorte qu'il constitue à la fois la connaissance d'une nouvelle région de la Mauritanie et celle des retours aux étapes passées de l'histoire du pays.

Ce sera également celui qui nous donne l'image des deux jeunes femmes attachées à la terre ferme, après les grands envols maritimes auxquels nous avons fait référence pour le premier texte. Très significativement le premier chapitre a pour titre « La maison » et de la page 15 à 25 inscrit, en filigrane, cet accomplissement et le bonheur d'une vie partagée. La maison est à prendre dans l'écriture de ce premier chapitre dans l'acception de « chez nous », comme nous le montre l'incipit à la première phrase :

« Nous habitons, au-dessus des bureaux de la Résidence de Tijikja, deux grandes pièces ouvrant sur des terrasses.

Chaque matin, à la première sonnerie des tirailleurs, c'était un enchantement de s'éveiller sur la terrasse du nord-ouest qu'enserrait le feuillage touffu des parkinsonias. »¹

La brise fraîche de l'aube, le ruissellement de l'eau d'une fontaine, le soleil qui marque le rythme de la vie, les bruits d'un chameau, toutes une multitude enfin de couleurs et de bruits, de mouvements de vie qui donne à ce chapitre l'atmosphère d'une joie de vivre. Le point de repère dans la

¹ Idem, *Tagant. Au cœur du pays Maure (1936-1938)*, Éditions Phébus, p. 15.

description revient incessamment à la maison érigé en microcosme intime et qui introduit sur les quatre points cardinaux les différents paysages et orientations qui seront par la suite récupérés. L'utilisation du pronom personnel « nous » est également récurrent et consciencieusement utilisé : « nous regardions souvent... » (p. 20), « C'était dans cette véranda que nous nous tenions habituellement... Il y faisait bon travailler. Des visiteurs venaient parfois nous y rejoindre... » (p. 23), « Nous ne la quittions guère ... » (p. 23) et qui aboutit significativement à une réflexion sur les différents types de demeures que les deux femmes ont connus :

« Entre le Maroc, l'Atlantique et Tombouctou, aux caprices des saisons, des étapes et des haltes, nous avons vécu, Marion Sénones et moi, en bien des demeures. Lourdes tentes brunes des nomades ou mince toile beige guitounes françaises ; huttes de paysans noirs..., cabanes de palmes... Demeures de hasard, sitôt quittées, que Marion ni moi n'oublierons jamais. »¹

Ainsi la maison de Tijikja, à l'image de ces poupées russes, a-t-elle emboîté les toits les plus variés, longue suite d'euphémismes à leur vie de couple, et leur ont offert hébergement et protection face au monde. Le chapitre se clôt par la tombée de la nuit et sur une dernière image de refuge, de plénitude traduite sous la forme d'un majestueux syncrétisme :

« Et quand tout s'était apaisé, nous nous endormions sur la terrasse, les yeux éblouis d'étoiles, comme sur le pont d'un navire de haut bord, dans l'immense rumeur marine que font les palmeraies balancées par le vent. »²

2.2. Descriptions et syncrétisme.

C'est une approche syncrétique que construit Odette du Puigaudeau sur les informations historiques et ethnographiques qu'elle amène dans son écriture. Le syncrétisme effectué contribue ainsi à une vision faussée du pays en ce qu'elle superpose l'imaginaire de l'auteur aux éléments du pays qu'elle rapporte. Le résultat de cette démarche informe plus sur le caractère de l'entreprise du voyage et de celle qui l'effectue que sur les données précises du pays. Le chapitre XII, « Le roi voilé », dans *Tagant*, est un chapitre exemplaire de cette procédure. À la louange de l'émir almoravide,

¹ O. du Puigaudeau, *op. cit.*, p. 23.

² *Ibid.*, p.25.

Youssef ben Tachfin proclamé prince des croyants, le chapitre donne une description idyllique de l'organisation sociale à base religieuse qui règle la vie des tribus et des familles nomades du désert. Il nous semble que cette élaboration de rapports et d'images syncrétiques pourraient être expliquée, dans le cas d'Odette du Puigauveau, comme l'indice de l'entre-deux dans lequel elle a situé sa vie, dans une indécision parfois et dans son rapport aux êtres qu'elle a connus dans un geste de fraternité globalisante, pourrions dire. Si nous attachons à la description des paysages nous y trouverons un très grand nombre de formulations qui fusionnent l'élément marin et celui terrestre, comme nous pouvons le constater à la lecture de la dernière citation que nous avons consacré pour le texte *Tagant* ; on y pourra également constater une sensibilité qui établie très souvent un rapport au pictural, comme dans la citation qui suit :

« Une étrange côte, triste, aplatie sous un ciel gris mauve. Des plages claires se creusaient entre les roches gréseuses striées horizontalement de soufre orangé verdâtre, avec des ondulations crayeuses et noires... Les couleurs du paysage formaient une harmonie inattendue de lavis japonais, à peine rehaussé de jaune pour la terre et les cirés, de vert sombre pour la mer, et d'une gouache vive, seule note blanche : l'écume à l'étrave des canots. »¹

L'évocation de la vie au quotidien, des activités et des travaux réalisés par les populations fournira ce mouvement de rapprochement humain dont nous venons de parler :

« Les mêmes besoins, les mêmes buts à atteindre par les Mêmes moyens, créent les mêmes objets. Ainsi trouve-t-on tout autour du monde, chez des peuples qui s'ignorent mutuellement, les mêmes haches, et les mêmes flèches de pierre, les mêmes poteries et les mêmes outils puisque, partout, l'homme doit chasser, pêcher, élever du bétail, et cultiver la terre pour se nourrir et se protéger du soleil »²

Les portraits attestent du sens de l'observation, dont nous parlions dans nos premières pages, et surtout la vivacité chaleureuse avec laquelle

¹ Odette du Puigauveau, *Pieds nus à travers la Mauritanie*, Éditions Phébus Libretto, p.35

² Idem, *Tagant. Au cœur du pays Maure*, Phébus, 1993, p.148.

elle a enregistré, observé et contemplé le maintien majestueux des vieillards, la noblesse des sages, de surprenantes griottes, l'élégance des cavaliers du désert, enfants et femmes. Nombreuses et très variées sont les évocations de portraits de femmes dans les textes que nous avons analysés ; nous en retiendrons une, qui aux accents baudelairiens et à la confluence d'Aimé Césaire et de Léopold Sédar Senghor, compose un blason féminin, une louange, dans cette dernière perspective abordée, de la Mauritanie :

« Servantes noires, filles des anciens maître de la Petite-Forêt, rieuses et bavardes, cliquetantes de bracelets, d'anneaux, de boule d'ambre jaune et ce coquillages blancs, parfumées de girofle, de poivre et de musc ; statues d'ébène vivantes, chaudes et odorantes, la tête droite sous le faix, la poitrine orgueilleuse, la taille souple et les hanches moulées dans l'enroulement du pagne, elles passent dans les rues du qsar avec une démarche de reines et ennoblissent les plus humbles tâches par leurs gestes sûrs et harmonieux. »